

# João Cesar Monteiro l'enchanteur

André Roy

Number 115, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (2003). João Cesar Monteiro l'enchanteur. *24 images*, (115), 10–10.

## JOÃO CESAR MONTEIRO L'ENCHANTEUR

PAR ANDRÉ ROY

**M**étaphysicien comique, schizophrène érotomane, dandy héroïque, esthète pince-sans-rire, vampire délicat, tel apparaît João Cesar Monteiro, cinéaste portugais qui, le 3 février dernier, est parti en nous laissant une œuvre tout à la fois originale et mal connue. Dix longs métrages et quatre courts, c'est à la fois peu (un ensemble de films qui donnent l'impression d'être une construction inachevée) et pas assez (la reconnaissance du cinéaste venait à peine de s'amorcer), ce qui nous laisse le sentiment qu'une grande injustice a été com-

gue (qui déferlent alors sur les écrans) et dont il retiendra le goût de la liberté, le romantisme existentiel, le radicalisme en politique et en société et le culte du cinéma, il tourne son premier film en 1963, un court métrage qu'il terminera en 1969, *Qui court après les souliers d'un mort, meurt nu-pieds*, et, en 1975, son premier long métrage (de 65 minutes), *Que Farei Eu com Esta Espada?* Mais c'est en 1989 seulement que le cinéaste frappe un grand coup, s'impose et impose son univers de démiurge. Dans *Souvenirs de la maison jaune* (malheureuse-

Monteiro. C'est surtout un corps, petit, décharné, qui serait horriblement trivial et neutre si les rituels profanes qu'il élabore et l'exposition cérémonieuse des manies qui l'emportent n'en délivraient pas un envers lumineux: un être sensuel, raffiné, élégant. Piqué par la fièvre, drogué par l'orgueil et inoculé par la raison, ce corps est paradoxal et aberrant, anachronique et impudique. C'est un être hybride, mélange d'un funambule lubrique et d'un démon taquin, dont la vie est placée sous le signe du blasphème, de la mystique et de l'adoration (des jeunes filles). Ce n'est pas pour rien qu'il endosse le nom de Dieu, car, tout en se sachant écartelé entre son désir d'aimer et celui de mourir, il veut être le créateur sans partage de sa vie, dont les frasques libidineuses, les complots révolutionnaires et les fols desseins traduisent une profonde solitude et relèvent d'un désespoir violent. Il développe ses obsessions et perpétue ses méfaits dans un cinéma qui lui ressemblera en l'engendrant: singulier, totalement libre, capricieux et constamment imprévisible.

Malgré les apparences, son cinéma est moins provocateur qu'on ne le pense — à moins que l'intransigeance soit interprétée comme une provocation, comme dans son dernier film, *Blanche-Neige*, occupé presque exclusivement par un écran noir et des sons. Cette intransigeance allie rigueur et richesse, précision et préciosité. C'est un cinéma radical, magnifiquement cadré et soigné-

ment lent afin d'être l'écrin où sont disposés avec un soin frénétique légendes, signes et figures surréalistes. La beauté de ses films vient de cette audace du filmage, de cette sorte d'insoumission à tout diktat politique ou esthétique. João Cesar Monteiro, comme João de Deus, va où il veut et quand il veut, prenant son temps (il a la placidité d'un Buster Keaton), vieil homme si intégralement léger et si totalement désinhibé qu'on a peur qu'il s'envole comme un oiseau vers ce paradis qu'il appelle de tous ses vœux en fréquentant les jeunes filles, les ensorcelant, conservant leurs poils pubiens comme autant de trésors, leur expliquant par la philosophie l'art de la consommation des glaces et voulant enfin tourner avec elles des films pornographiques. C'est un Don Quichotte aristocratique qui lutte contre lui-même, car il sait qu'il n'existe que par le néant où il retournera une fois la lumière du projecteur éteinte. Mais de ce néant il a tiré la vie, l'a exaltée jusqu'à l'éblouissement, l'a éclairée avec un soin souverain et une grandeur inouïe. Autour d'elle il a construit des décors somptueux dans leur dépouillement et ordonné une mise en scène concrète, charnelle, soyeuse, euphorisante. Autour d'elle ont flotté des sensations, des parfums, les atomes de l'air des tableaux de Velázquez.

Entre drôlerie et tragédie — et c'est dans cet entre-deux que le cinéaste savait graduer ses effets, les pervertissant tellement que nous ne savions plus s'il fallait rire ou pleurer devant tant de gaieté sombre et de mélancolie joyeuse entremêlées —, ce cinéma de l'oxymore épicurien est le fait d'un maître ès enchantements. ■



Monteiro (1939-2003) incarne Jean de Dieu, personnage insoumis et alter ego. Ici dans *La comédie de Dieu* (1996).

mise envers cet auteur débordant d'inventivité, vrai génie de la grâce et de la beauté.

João Cesar Monteiro est né le 2 février 1939 dans une famille bourgeoise anticléricale et opposée à Salazar. Il entre au cinéma par la porte de l'assistantat et suit ensuite des cours à la London School of Film Technique. Imprégné des films de la Nouvelle Va-

ment jamais projeté à Montréal), il crée le personnage João de Deus (Jean de Dieu), qui va occuper presque entièrement toute la suite de sa production, dont, en 1995, *La comédie de Dieu* et, en 1999, *Les noces de Dieu* (tous les deux heureusement montrés ici).

Personnage irrévérencieux et pessimiste, Jean de Dieu peut être considéré comme l'alter ego de